

Jacques Demorgon  
Philosophe et sociologue



Synergies Algérie n°1 - 2007 pp. 259-265

- ▶ **Albert Bastenier**, *Qu'est-ce qu'une société ethnique ? Ethnicité et racisme dans les sociétés européennes d'immigration*, Sociologie d'aujourd'hui, Paris, PUF, 2004.

« *Qu'est-ce qu'une société ethnique ?* » est un ouvrage d'un grand intérêt pour une profonde réflexion socio-historique sur notre actualité. Il s'appuie sur une nouvelle théorie de l'action comme recherche de l'accomplissement social s'effectuant à partir des activités humaines. Celles-ci sont orientées à travers le politique, l'économique et le culturel.

Dans les travaux classiques de Dumézil sur les Indo-européens, c'est le religieux qui est nommé avec le politique et l'économique. Aujourd'hui, le religieux est encore une orientation majeure des activités humaines mais au sein d'un domaine que l'on peut nommer « ethnique ». Il ne s'agit plus d'une référence biologique mais d'une dimension d'incarnation des membres d'une population dans leur espace-temps socio-culturel, à la fois réel, symbolique et imaginaire. Comme tel, il est constitutif de leur existence et de leur identité. C'est de là que part inévitablement leur action, sans nécessairement les y enfermer. On est donc tout à fait à côté du problème en évoquant le politique comme s'opposant à l'ethnique que l'on confond avec le racial. A cet égard, la lutte antiraciste est singulièrement réductrice, peut-être même chez Tagieff ou Viewiorka. Ce qu'il faut mettre en œuvre, c'est bien plutôt une action politique capable d'être concrètement inventive à partir de cet ethnique culturel et à travers lui. En effet, les immigrés sont singulièrement barrés sur les plans économique et politique. Leur ethnicité est souvent leur unique atout, dans la mesure d'ailleurs où elle fait écho au registre de la diversité qui reste posée comme valeur dans la culture dominante. Pour les immigrés, leur non-reconnaissance du point de vue de leur ethnicité équivaut pratiquement à une négation de leur possibilité de se situer et de s'orienter au sein des populations d'accueil. Loin d'être une régression, la référence aux droits culturels est une question de survie pour les nouveaux entrants. L'auteur souligne qu'il rejoint sur ce

point les récents travaux de Touraine. Qu'est-ce que la société ethnique ? Nous avons la réponse. Après la multiplication des génocides, la dimension ethnique, celle de l'appartenance, s'affirme comme irréductible. Ce n'est pas à côté ou au-delà d'elle mais à travers elle que doit se faire le travail politique qui lui permettra d'évoluer. C'est dans cette tension entre l'ethnique et le politique que réside, aujourd'hui, le défi majeur de nos sociétés.

Voir aussi :

Touraine A., *Un nouveau paradigme*, Paris, Fayard, 2004.

Demorgon J., *L'histoire interculturelle des sociétés. Une information monde*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Economica, 2002.

► **Jacques Demorgon**, *Les sports dans le devenir des sociétés. Médiations et média*, Éd. L'Harmattan, 2005, 268 p.

Par Pierre Alban Delannoy in Anne Goliot-Lété, *Le film architecte*, p. 226-227, in Les Cahiers du CIRCAV, n° 17, décembre 2005, Lille 3

Quels rôles peuvent avoir les sports dans l'évolution des sociétés ? Telle est la question à laquelle cherche à répondre cet ouvrage. Il ne s'agit pas de montrer « comment les sociétés *expliquent* les sports et encore moins l'inverse », mais de quelle manière les unes et les autres arrivent parfois à « s'engendrer ensemble, déterminant des moments exceptionnels dans l'histoire humaine ».

Dans une approche à la fois historique et systémique, Jacques Demorgon s'appuie sur l'idée que se sont succédées au cours de l'histoire quatre grandes formes sociétales : la société tribale ou communauté, la société royale-impériale, la nation marchande et, aujourd'hui, la société « d'économie informationnelle mondiale ». Par ailleurs, chaque forme sociétale est le produit de quatre grands secteurs d'activités : religieux, politique, économique et informationnel.

Jacques Demorgon montre que les sports apparaissent dans l'histoire à des moments cruciaux caractérisés par des situations de violence guerrière qui manifestent des fractures entre deux formes sociétales. L'auteur identifie trois moments historiques exceptionnels pendant lesquels les activités sportives assurent un rôle de médiation.

Dans l'Antiquité, les Grecs ont inventé les jeux sportifs sur la ligne de transition entre tribus et royaumes.

Les Anglais ont créé les sports au moment où l'on passe en Europe des royaumes aux nations.

Aujourd'hui, le sport, sous la forme médiatique (que l'auteur appelle « sporTVsation »), apparaît au cœur d'une autre transformation sociétale : le passage des nations aux sociétés d'économie globalisée.

Au cours du XX<sup>ème</sup> siècle déchiré par deux guerres mondiales et la guerre froide, une nouvelle grande ligne de fracture est apparue entre les pays de forme nationale et ceux qui sont déjà orientés dans la perspective de l'économie informationnelle mondialisée. Sur cette fracture, les sports ont proliféré « comme une sorte d'alternative impossible. »

Tandis que le politique cherche à se construire à l'échelle continentale et planétaire (UE, ONU, OMC...), les sports occupent une place de « liant multiréférentiel » entre le local, le national et le mondial. Cette prolifération des sports s'est appuyée sur l'alliance de l'information et de l'économie mondialisée, grâce à la télévision.

On le voit, cet ouvrage est bien plus qu'une étude sur la place des activités sportives dans la société : en interrogeant l'histoire sur le long terme, son auteur examine la manière dont s'opèrent les transformations des sociétés et comment s'inventent des nouvelles formes de culture comme celles du sport. Il permet de porter sur notre présent un regard extrêmement roboratif et régénérant.



- ▶ **Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005. 05-IX A77263 ISBN 2-07-077263-2**

Analyse effectuée par Jacques Demorgon

Dans « *Par-delà nature et culture* », Philippe Descola veut en finir avec l'« humanisme épuisé » de l'anthropologie. Un tel dualisme pensé comme définitif doit être remis à sa place. Ce n'est là qu'une vision du monde qu'il nomme « naturalisme » et qu'il traite d'« anthropocentrisme ». En effet, ce « naturalisme », au plan physique, définit tous les existants comme assimilables sur la base des sciences physico-chimiques mais, au plan de l'intériorité, pose les humains comme radicalement différents du monde non humain, en leur

réservant la culture et la science. Cet « anthropocentrisme » doit être corrigé en nous référant à trois autres grandes « identifications » du monde. « L'animisme » inverse les prémisses du « naturalisme » : si, humains et non humains diffèrent au plan physique, ils sont semblables au plan de l'intériorité puisque tous peuvent communiquer entre eux. C'est là, pour l'auteur, un « anthropogénisme ». On a encore deux autres grandes identifications possibles du monde. Dans le « totémisme », la similitude l'emporte sur les deux plans. Humains et non humains sont produits ensemble dans des classes totémiques, avec des « attributs matériels et spirituels communs ». L'auteur définit donc le totémisme comme un « cosmogénisme ».

Enfin, dans « l'analogisme », ce sont, cette fois, les différences qui l'emportent entre humains et non humains : tant au plan physique qu'à celui de l'intériorité. Toutefois, au cœur de cette extrême diversité, ils sont, les uns et les autres, référés à des analogies et à des hiérarchies qui les composent au sein d'un « cosmos organisé comme une société », ce que l'auteur nomme justement « cosmocentrisme ». Comment passer de cette logique analytique aux concrétudes ethnologiques et historiques des sociétés ? D'abord, si dans tel ensemble humain, l'une ou l'autre de ces visions est dominante, elle n'est pas pour autant exclusive d'une présence dominée des autres visions. Ensuite, chaque grande vision du monde est aux prises avec le jeu différent de relations inégalitaires : production, protection, transmission - ou réversibles : échange, prédation, don.

L'auteur donne de nombreux exemples de cette complexité. Mais peut-on se dispenser d'une référence à l'évolution : animisme et totémisme primant dans les communautés et tribus ; l'analogisme, dans les empires ; et notre naturalisme, dans la modernité ? L'auteur fait un pas en ce sens, soulignant avec Granet, la prégnance de l'analogisme en Chine et en Inde. Le progrès en anthropologie doit tourner le dos à notre anthropocentrisme et découvrir plutôt notre faillite interculturelle. L'Orient et l'Occident ne se sont peut-être toujours pas rencontrés ! La révolution épistémique qu'opère Philippe Descola conduit l'anthropologie à devenir une autre science désormais aussi au service de l'avenir.

Demorgon Jacques, *L'histoire interculturelle des sociétés : une information monde*, Economica, 2002.

Granet Marcel, *Études sociologiques sur la Chine*, Paris, PUF, 1963.

Julien François, Marchaisse Thierry, *Penser d'un dehors : la Chine*, Seuil, 2000.



- **Nancy Fraser. 2005. *Qu'est-ce que la justice sociale ?*** Paris, Editions la Découverte, Coll. Textes à l'appui/Politique et Sociétés, 179 p.

Analyse par Jacques Demorgon

*Qu'est-ce que la justice sociale ?* est un recueil d'articles récents de Nancy Fraser, avec préface et postface de présentation et d'analyse de la traductrice, Estelle Ferrarese. L'ouvrage est sous-titré « *reconnaissance et redistribution* », deux dimensions de la justice sociale que l'auteur souhaite associer. Chacun sait que l'inégalité socio-économique est incompatible avec la justice sociale d'où la nécessité d'une politique de redistribution. Mais cette politique, menée seule, échoue car elle délaisse les discriminations prégnantes dans le contexte des migrations. La politique de redistribution a pu croire qu'elle, au moins, considèrerait à égalité tous les humains. En réalité, elle est sans cesse détournée par la dimension culturelle comme c'est le cas avec la domination masculine, encore occultée même en Occident. La politique de reconnaissance culturelle doit être prise en compte dans la politique de redistribution mais l'inverse est aussi vrai. Nancy Fraser le souligne : cette politique de la reconnaissance est, à son tour, mensonge et échec quand elle conduit au communautarisme. En effet, celui-ci laisse sans réponse la question des graves possibilités d'injustice à l'intérieur du groupe. Invoquer l'appartenance culturelle, oui, mais non sans référence à sa possible évolution. Dès lors, reconnaissance et redistribution associées, le véritable objet de la justice sociale est, pour chaque individu, sa « *parité statutaire de participation à toutes les sphères de l'interaction sociale* ». Ce niveau d'exigence universelle, éthique et politique, est tel que Nancy Fraser doit s'interroger sur les conditions qui rendraient au moins possible une telle réalisation. Pour les énoncer, elle redéfinit la notion d'« espace public » d'Habermas. Un espace public requiert un État organisé comme autorité de régulation sur un territoire précis et une population précise. L'espace public doit disposer d'un médium de communication - une langue -, d'un médium de formation aux références culturelles communes - une « littérature » - et de médias d'information et de communication entre tous les membres de l'espace. Il est clair que cet espace public est nécessairement national. Or, dans la conjoncture actuelle de mondialisation économique, affaiblissant chaque État national et son espace public, la question de la justice sociale est entièrement à reprendre. Le dernier texte du livre tente de mesurer l'état actuel et les chances de développement d'une telle transnationalisation de l'espace public ; ou bien, si l'on préfère, les chances d'avenir d'une démocratisation à l'échelle mondiale.

Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance, trois études*, Stock, Paris, 2004.  
 Albert Bastenier, *Qu'est-ce qu'une société ethnique ?*, PUF, Paris, 2005.

► **Patrick Pharo, *Raison et civilisation*, Cerf, 2006.**

Analyse par Jacques Demorgon

Dans « *Raison et civilisation* » Patrick Pharo, sociologue et philosophe, s'engage dans une enquête étendue et profonde sur « les chances de rationalisation morale de la société ». Raison, morale, civilisation ont failli ensemble et, pourtant, les tenants du libéralisme économique, comme ses opposants, placent encore la raison au fondement de toute civilisation morale. Patrick Pharo puise dans la philosophie, classique ou moderne, qui a étudié tout ce qui rend « la raison captive ». La morale a été recherchée dans un entre-deux incertain entre raison et sensibilité : à autrui, à soi, au plaisir. Mais, d'abord, savons-nous vraiment ce qu'est la raison ? L'auteur en établit la généalogie naturelle et sociale. Biologie « évolutionnaire », éthologie, sciences cognitives indiquent que la réflexivité est à l'origine de la raison. Nous pouvons nous représenter nos représentations et nos systèmes de représentations. La réflexivité est sans limites mais elle n'est pas une faculté et pas davantage ne l'est la raison. Elles sont des constructions à l'œuvre dans tous les contextes de l'expérience humaine. D'où la généalogie sociale de la raison qu'établit ensuite Patrick Pharo. A travers l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, il étudie les grands domaines sociaux de rationalité esthétique, religieuse, économique, politique. Incroyables constructions humaines articulant les oppositions comme, par exemple, la démocratie. Mais cette rationalité morale n'est pas garantie au-delà des moments et des lieux où des acteurs humains la mettent en œuvre. Même si elle se garde dans une culture, celle-ci n'est jamais simplement transposable. L'acteur humain, individuel ou collectif, peut oublier cette culture ou ne pas en voir l'usage dans un contexte nouveau. Les réussites morales du passé ne sont donc pas garantes de l'avenir mais celui-ci n'est pas non plus compromis par les catastrophes morales. Il reste ouvert à la libre aventure humaine. La rationalisation morale de la société doit sans cesse reprendre le dernier ensemble réflexif, reliant contextes passés et nouveaux. Ainsi, aujourd'hui : écologie planétaire, inégalités, démocraties à l'échelle du monde, biotechnologies... Faute de cette rationalisation qui se reprend et qui anticipe, la civilisation morale acquise peut régresser, de nouveau, dans l'épreuve de la barbarie.

► **Jacob Rogozinski, *Faire part - Cryptes de Derrida*, Paris, Lignes et Manifestes, 2005.**

Analyse par Jacques Demorgon

Dans *Faire part - Cryptes de Derrida*, Jacob Rogozinski nous fait partager son travail de deuil concernant le philosophe Derrida et son œuvre. Il s'adresse à des lecteurs philosophes qui ont un début de connaissance de cette œuvre. Lui, l'ayant étudiée pendant plus d'un quart de siècle, conjugue ici, de façon stimulante, initiation et bilan. Il présente la déconstruction, mode d'analyse critique inventé et pratiqué par Derrida. Il le fait à travers trois grandes problématiques : le deuil auquel on n'est jamais certain de parvenir ; la *vie* toujours reprise par la *mort*, la *vérité* minée par la *non-vérité*. C'est ainsi que la déconstruction traite de ces grands opposés constitutifs de la pensée métaphysique occidentale. Leur distinction assurée n'est plus tenable quand on constate qu'ils sont pris ensemble dans une ambiguïté fondamentale. Toutefois, selon Rogozinski, cela ne constitue pas un nouveau scepticisme. Pour le montrer il établit que, dans la décennie quatre-vingt, l'œuvre de Derrida paraît changer avec ce qu'il nomme « le tournant de la générosité ». Changement de concepts, ceux-ci apparaissent plus engagés, plus positifs : l'autre, l'amitié, l'hospitalité, la justice, la vie. Changement du mode de lecture qui, maintenant, découvre plus souvent dans les grandes œuvres, de multiples résistances aux constructions illusives. Si, à l'origine, la déconstruction souligne l'illusion de la séparation des opposés, dans la seconde période, elle souligne plutôt entre les opposés une tension permanente. L'autre, le moi, la vie, la vérité doivent être choisis contre la non-relation, la mort, la non-vérité. Dès lors, la déconstruction fonde la relation la plus exigeante à l'éthique et au politique. Mais, à ce point, Rogozinski, constate dans l'œuvre de Derrida des allusions ténues qui soulignent de profonds silences. Ce sont les cryptes de Derrida, impossibles à lever mais peut-être pas à nommer : le deuil, la folie, la Shoah, Dieu. Entré dans le possible/ impossible deuil de cette vie et de cette œuvre, Rogozinski, à travers sa relecture infidèle/ fidèle réussit à nous en communiquer la profondeur et la complexité.

J. Rogozinski, « Salut à Derrida », *Rue Descartes* n° 48, Paris, 2005.